

ou de la basse-cour, les hôtes du Jardin zoologique de Berlin, les bêtes de la forêt, revivent tour à tour aux yeux, dans toute la vérité de leurs formes, de leurs mouvements, de leurs couleurs, et c'est à juste titre que M. Max Jordan a pu écrire que ces délicates créations « comptent parmi les choses les plus achevées que Menzel ait produites dans son domaine préféré », la gouache. Plusieurs des originaux figurèrent à l'exposition des œuvres du maître organisée en 1885 dans le pavillon de la Ville de Paris aux Tuileries et furent vivement admirés. L'émerveillement ne sera pas moins grand devant ces reproductions d'une fidélité si illusionnante ; à voir ces *Cygnés*, ces *Aras*, cette *Chèvre*, ces *Ours*, ce *Jardin de braserie*, petits et grands prendront un égal plaisir.

AUGUSTE MARGUILLIER.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Georges Rency : *Propos de Littérature* (association des Ecrivains Belges) ; *L'Aïeule* (Mertens, Bruxelles). — Maurice Wilmotte : *La Culture française en Belgique* (Champion, édit., Paris). — Horace Van Offel : *Le Retour aux Lumières* (Editions du Masque, Bruxelles). — Sander Pierron : *Les Mostaert* (Van Oest, Bruxelles). — George Garnir : *Les Charneux* (Librairie Moderne, Bruxelles). — Charles Dulait : *Reliquiae* (Sainte-Catherine Press, Bruges). — Charles Van der Borren : *Les Origines de la musique de clavier en Angleterre* (Emile Groenveldt, Bruxelles). — Un discours de M. Lucien Solvay. — Un article de M. Stuart Merrivill. — Une chronique de M. Rency. — *Le Chant de la Cloche* de Vincent d'Indy et *la Flûte Enchantée* de Mozart au Théâtre de la Monnaie. — *Baldous et Josina* de M. Spaak au Théâtre du Parc. — M. Franz Hellens et le Prix Picard.

M. Georges Rency vient de réunir en volume, sous ce titre : **Propos de littérature**, les alertes et vivantes chroniques qu'il publia dans sa revue *la Vie Intellectuelle*. On les relira avec infiniment de plaisir, car elles sont conçues dans le meilleur esprit et affranchies de cette pose, de ce parti-pris et de ce snobisme qui nous rendent illisible et exaspérant presque tout ce qui se publie aujourd'hui sous prétexte de critique, surtout en notre beau pays belge. Un des quinze essais composant ce volume nous intéresse tout particulièrement par les curieux souvenirs que M. Rency nous rapporte sur certains écrivains du groupe de la « Jeune Belgique » : Lemonnier, Verhaeren, des Ombiaux, etc., et sur des auteurs plus récents, comme le poète Max Elskamp. A la fin de cette étude, l'auteur rend hommage à ce qu'il appelle l'admirable apostolat des écrivains du mouvement littéraire qui prit naissance en Belgique vers l'année 1880. C'est grâce à cet apostolat que ce mouvement a duré, s'est développé et a grandi. M. Rency rend un cordial hommage à la bienveillance qu'il rencontra de la part de ses aînés. « Je ne sache pas, dit-il, qu'un seul écrivain de valeur ait négligé, chez nous, le devoir de fraternité qui impose aux aînés de soutenir leurs cadets. Ils auraient pu ne voir dans la littérature qu'un moyen d'extérioriser leur personnalité, puisqu'il leur était interdit par les circonstances de son

ger à en faire leur gagne-pain. Ils ne l'ont pas voulu. D'ordinaire, en art comme partout, les hommes mûrs détestent les jeunes, en qui ils voient leurs successeurs et leurs héritiers. Parfois ils les attirent à eux pour s'en former une cour de thuriféraires fidèles. Chez nous pareil phénomène s'est peu manifesté jusqu'ici. Franchement, loyalement, fraternellement, la plupart des écrivains arrivés ont appelé les jeunes, les ont aidés, soutenus, encouragés. »

De M. Rency signalons encore l'**Aïeule**, une jolie nouvelle datant déjà de quelques années et qui reparaît dans une édition populaire.

Un livre appelé sans doute à un grand retentissement, peut-être encore plus en France et hors de nos frontières que dans notre pays même, est **La Culture française en Belgique**, par M. Maurice Wilmotte, ouvrage absolument remarquable par l'érudition de l'auteur, l'élégance de sa langue et la plupart de ses appréciations sur quelques écrivains d'ici. Peut-être ce livre si méritant est-il un peu tendancieux dans les chapitres consacrés à notre passé littéraire et surtout dans celui traitant de nos *conflits linguistiques*. De même nous nous demanderons si le savant et nerveux auteur ne pousse pas trop jusqu'à l'absolu son opposition de la *sensibilité wallonne à l'imagination flamande* ? J'eus l'occasion autrefois, à propos d'un article de M. Mockel, de prouver que les deux races (?) se le disputaient en imagination comme en sensibilité et que le dialecte flamand traduisait littéralement, par exemple, la délicatesse et la discrétion d'une déclaration d'amour wallonne : Je vous vois si volontiers ! (*Il zien u zoo gaarne.*) Mais ce qu'il faut louer et admirer sans réserves, c'est la sympathie chaleureuse de M. Wilmotte pour la langue et la civilisation françaises qui nous deviennent de plus en plus chères.

Le Retour aux Lumières, de M. Horace van Offel, est un bon livre de contes dans lequel nous avons retrouvé un de ses premiers récits, *Une nuit de garde*, qui demeure peut-être la chose la plus forte et la plus poignante du présent volume.

Signalons une réédition des **Charneux**, la charmante nouvelle de M. George Garnir, pour laquelle M. Louis Delattre a écrit une vibrante et radieuse préface.

M. Sander Pierron a publié un important volume sur la dynastie des **Mostaert**, toute une famille de peintres célèbres sur la vie, l'identité et l'œuvre desquels il restait à élucider beaucoup de mystères. M. Sander Pierron aura largement contribué à cette tâche. Il commence par s'occuper du peintre Jean Mostaert qu'il nous montre dans son milieu, Harlem, durant la première moitié du xvi^e siècle. Après avoir décrit l'atelier de l'artiste, son travail et sa mentalité, il établit le degré de parenté des jumeaux François et Gillis Mostaert avec le maître harlemois. L'étude de ceux-ci dans l'Anvers de la seconde moitié du xvi^e siècle lui fournit l'occasion de nous tra-

cer un tableau très vivant et très alerte de la vie artistique et des mœurs à cette époque. Plus loin il identifie Jean Mostaert avec le maître d'Oultremont, et il nous parle de son séjour à la cour de Malines. Il s'occupe aussi de Michel Mostaert, le sculpteur en ivoire. Cet ouvrage très documenté renferme d'abondantes illustrations.

Sous ce titre, **Reliquiæ**, la famille de feu Charles Dulait a pieusement recueilli des proses et des vers de cet auteur enlevé dans toute la fleur de l'âge à l'admiration de ses camarades et à la ferveur des siens. Ce livre se recommande par son caractère très juvénile et pourtant très profond, par on ne sait quelle grâce hautaine et quel sarcasme attendri, le tout d'une forme personnelle, âpre, nerveuse, mais toujours élégante et éminemment française, même quand il ne s'agit que de notations d'impressionisme et d'ébauches. Il se compose de vers, de poèmes en prose, de pensées, de dialogues et de théâtre. M. Charles Marguerite a fait précéder ces *Reliquiæ* d'une notice émue et fraternelle.

Tandis que nous relisons ce livre du pauvre Dulait et aussi *Les Autres*, la si jolie et crâne nouvelle qu'il publia de son vivant, nous apprenions la mort d'un autre écrivain belge, emporté jeune aussi, M. Charles Morisseaux, à qui nous devons une couple de romans, une pièce de théâtre, d'espiègles articles de critique et surtout des polémiques pleines de mordant et d'humour. C'était en somme un esprit délicat, un garçon de goût, voire de tempérament, dont la maturité nous aurait sans doute donné plus d'une œuvre marquante dans le genre des meilleures pages de Max Waller.

M. Charles Vanden Borren, le distingué professeur à l'Université Nouvelle de Bruxelles, apporte une précieuse contribution à l'histoire de la musique, par son livre sur les **Origines de la Musique de clavier en Angleterre**. Pour son savant et très intéressant ouvrage, accessible même aux lecteurs mi-profanes, M. Vanden Borren a surtout eu recours au *Fitzwilliam Virginal Book*, le principal recueil de cette musique, embrassant une période qui va d'environ 1550 à 1630. C'est la première fois, croyons-nous, que l'on nous présente en langue française une vue d'ensemble sur cette importante matière et une analyse approfondie de ses divers aspects.

M. Lucien Solvay prononça en séance publique de la classe des Beaux-Arts de l'Académie Royale de Belgique un discours très juste sur l'actuelle *Crise des Arts*, manifeste dans tous les domaines. Ce discours très applaudi a été imprimé et mérite qu'on le lise et qu'on le médite. Rien de plus actuel que des constatations comme celle-ci : « Jadis, quand un maître peintre avait terminé un chef-d'œuvre, nos ancêtres portaient le chef-d'œuvre, en procession, à travers la ville, au milieu de la foule extasiée. Aujourd'hui, c'est un cycliste, c'est le

vainqueur d'un match de boxe ou de foot ball qui reçoivent l'hommage de la foule en délire ; les municipalités leur décernent les honneurs que, dans les siècles passés, elles réservaient aux grands artistes. Les grands artistes sont maintenant dans la foule et acclament les boxeurs. » Et celle-ci non moins exacte : « Le seul culte, dirait-on, auquel on voue aujourd'hui quelque sympathie, c'est celui de la laideur pittoresque que les romantiques prônaient et célébraient comme une forme caractéristique de l'antithèse fameuse : une belle âme dans un corps difforme, mais la laideur des choses laides naturellement, grossièrement, et, qui pis est, celle qu'un esprit vulgaire ou une main maladroite peut donner même à la beauté trahie et avilie. » En un pays dont les populations ne sont que trop enclines à la grossièreté et au débraillé physique et moral, on conçoit que, dans ces conditions, l'art devient plus brutal, plus sommaire, plus exclusivement impulsif qu'ailleurs !

A propos d'une polémique récente, le délicieux poète Stuart Merrill nous a donné, dans la toute coquette revue *le Masque*, le plus dandy de nos périodiques, de judicieuses notes sur quelques-uns des écrivains d'ici. Après avoir constaté que ceux-ci sont admirés et connus plus encore à Paris que chez eux, il déclare avec raison que les écrivains français de Belgique doivent être très fiers de pouvoir porter le titre d'écrivains français et que la France à son tour doit être fière d'avoir attiré de toutes les parties du monde, « par le rayonnement de son génie, tant de poètes qui ne lui demandent que le droit d'écrire en son divin langage ». Dans le même numéro du *Masque*, Stuart Merrill publie de très intéressants souvenirs sur Paul Verlaine et Walt Whitman.

Je détache encore d'une chronique de M. Rency, dans *la Vie Intellectuelle*, cette édifiante psychologie de notre monde littéraire : « Si notre jeunesse littéraire est descendue à un tel degré d'avilissement intellectuel, je suis convaincu que nous le devons à l'exécrable politique de dénigrement, de division, de dénationalisation que poursuivent chez nous, depuis quelques années, des écrivains aigris ou mal inspirés. Certains d'entre eux, fatigués, découragés, sont entrés dans la catégorie des écrivains qui n'écrivent pas. Cette espèce est plus nombreuse chez nous qu'on ne pense. Elle se compose de tous ceux qui ont publié un petit recueil de vers ou de prose vers leur vingt-cinquième année et qui, depuis, n'ont plus rien produit. Ce sont les plus grincheux, les plus difficiles, les plus malveillants. Rien, ni personne, ne trouve grâce à leurs yeux. Ils suspectent chacun des desseins les plus noirs, des calculs des plus honteux. Généralement, ils ont l'air profond et secret. Leur sourire ironique fait croire à leur esprit. Ce sont des sphynx en toc et qui sonnent creux. Impuissants pour le bien, ils excellent à faire le mal en se-

mant autour d'eux des germes de doute et de découragement. D'autres, demeurés forts et féconds, cèdent aux suggestions d'une vanité ridicule et s'efforcent d'abattre dans leurs sarcasmes ceux qui tentent de s'élever à leur niveau : eux seuls, et c'est assez ! Ratés et jaloux s'entendent à merveille pour saper, miner, éreinter, démolir. Ils s'en prennent surtout aux écrivains qui travaillent. Le fait d'être laborieux, consciencieux, devient une tare. Les seuls écrivains qui comptent sont les bohèmes, les fantaisistes, les paresseux, les piliers de cafés, les bavards toujours plus riches de projets que d'œuvres ! »

Au Théâtre de la Monnaie, il y eut une première sensationnelle : **Le Chant de la cloche**, de Vincent d'Indy, adapté à la scène, monté avec un luxe et interprété avec un soin qui furent tout à fait dignes de cette belle œuvre plus jeune, plus vigoureuse et plus radieuse que jamais. La reprise de **la Flûte enchantée** fut moins heureuse et cela bien que la pièce de Schikanlder, rétablie dans sa version primitive, fût héroïquement défendue par... Mozart en premier lieu, puis par notre orchestre sous la direction d'Otto Lohse, et ensuite par les chanteurs (parmi lesquels il convient de mettre hors de pair l'excellent baryton Ponzio), le décorateur, le costumier, le metteur en scène, tout le monde enfin ! Au risque de me faire conspuer par les mozartistes à tous crains, j'avouerai que c'est précisément l'adorable musique qui contribue à l'exaspération que nous cause ce spectacle, car, malgré tout ce qu'on nous en a dit et redit, nous ne pouvons pardonner à l'un des dieux de la musique d'avoir acoquiné sa plus belle partition à tant de niaiserie grandiloquente et d'antithèse puérile ! La même semaine on a repris *Fidélío* : à la bonne heure !

En dépit de très réels mérites, **Baldus et Josina**, la nouvelle pièce de M. Spaak, représentée au Théâtre du Parc, n'a rencontré qu'un succès d'estime.

L'Académie Picard vient de décerner son prix annuel de mille francs à M. Franz Hellens, pour son beau livre *les Clartés Latentes*, dont Rachilde et moi nous avons tous deux fait l'éloge dans le « *Mercure de France* ».

GEORGES EEKHOUD

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

Jorge Huneeus Gana : *Tableau historique de la production intellectuelle du Chili*, imprimerie Barcelona, Santiago. — Alcides Arguedas : *Peuple malade*, veuve Louis Tasso, Barcelona. — J. Valdès Cange : *Sincérité, Chili intime*, imprimerie Universitaire, Santiago. — F. Carrera Justiz : *Orientations nécessaires, Cuba et Panama*. — José A. Alfonso : *Education*, Imprimerie Universitaire, Santiago. — Memento.

La littérature hispano-américaine, étant arrivée au terme de la première période qui est toute lyrique, commence à produire en assez